

*Partages du sens. Une présentation de
l'éthanalyse,*
Presses universitaires de Paris Ouest, 2014

Brice Halimi

Une remarque liminaire, et c'est sans doute la principale : c'est un vrai livre de philosophie, comme il y en a très peu, c'est un livre magistral, un livre marquant, qui marque son lecteur et qui marquera la philosophie contemporaine.

Il faut donc commencer par souligner l'amplitude aussi bien que l'ampleur de *Partages du sens*. Je ne vois guère quel ouvrage accumule autant de matière, ni quel ouvrage déploie une problématique aussi générale. Il faut insister sur ce point : là où l'essentiel de la philosophie est devenu de l'histoire de la philosophie (ou de la scolastique formatée, si l'on regarde un certain nombre de productions sur le versant analytique), le livre de Jean-Michel Salanskis est un vrai traité de philosophie générale. C'est une chose extrêmement rare et précieuse. C'est un traité de philosophie générale qui impressionne à la fois par l'intelligence et la culture de son détail, et par la vaste architecture du programme (l'éthanalyse) auquel il est ordonné.

L'objet du livre n'est rien moins que l'étude de la façon dont un certain nombre de dimensions de l'existence humaine se déploient et s'organisent en faisant sens pour nous, de manière à la fois individuelle et collective. L'existence est *originellement articulée et ramifiée* selon des horizons de sens – qui nous appellent à certains

enjeux, et que nous alimentons en retour par notre façon de répondre à ces enjeux.

Partages du sens : le partage du sens signifie à la fois

- la déhiscence en vertu de laquelle des régions de sens distinctes se dégagent,
- et l'usage collectif suivant lequel ces régions de sens acquièrent chacune leur effectivité - c'est-à-dire une délimitation stable et une histoire.

Il n'y a pas une seule, mais *plusieurs sources de sens*, et il y a toujours d'abord du sens *pour nous*.

Bien entendu, ces deux pluralités – la pluri-dimensionnalité du sens et la collectivité du sens – sont inséparables. En particulier, « nous » est une instance qui se constitue uniquement dans la confrontation de nos réponses respectives, dans l'éventuel redécoupage que nous opérons des régions du sens, et dans la réactualisation que nous dessinons de tel ou tel horizon de sens. Le sens, c'est la tradition de la relance du sens, la tradition de la remise en jeu d'un certain enjeu primitif.

Qui parle ? – MÉTHODE

Ce qui frappe, c'est le régime essentiellement descriptif qui est adopté – et ce alors que ce sont essentiellement des prescriptions qu'il s'agit de décrire. On comprend bien pourquoi : *Partages du sens* n'est pas un manuel de morale.

Pourquoi certains enjeux « prennent », pourquoi certaines traditions se constituent ? Réponse : c'est comme ça. Les différentes régions du sens forment un donné irréductible. Là aussi, on comprend bien pourquoi : *Partages du sens* n'est pas une déduction de toutes les figures du sens.

Le régime descriptif du livre suggère malgré tout une première question. Car s'il est clair que le livre relève d'abord d'une lignée phénoménologique, il est clair qu'en même temps il échappe à cette lignée. Le sens dont il est question dans *Partages du sens* n'est ni la visée d'objet qui se dégage d'une conscience intentionnelle, ni ce en quoi une existence se projette, ni l'assignation qui me réquisitionne dans le face à face avec Autrui. *Partages du sens*, ce n'est ni Husserl, ni Sartre, ni même Levinas.

Mais du coup le statut des descriptions n'est pas tout à fait clair : les descriptions ethanalytiques ne fonctionnent pas de manière constructive, comme chez Husserl (où il s'agit de reconstituer, sous réduction phénoménologique, les différents types d'intentionnalité et d'objectivité). Les descriptions ethanalytiques ne fonctionnent pas non plus de manière prescriptive, comme chez Levinas (« Le fait premier de la signification se produit dans le visage », TI p. 292). Avec l'ethanalyse, c'est un peu les deux à la fois.

Les descriptions sont chez Husserl contrôlées par la réduction et la variation eidétique. La description peut être localement corrigée ou complexifiée, mais elle n'est pas disqualifiable, puisque l'objet décrit est entièrement adhérent à la mise en évidence des structures noétiques qui le sous-tendent : si on ne suit pas la description du phénoménologue, on ne décrit rien, ou on décrit autre chose.

Les descriptions sont chez Levinas ordonnées au laisser-parler de l'altérité, de l'idée de l'Infini en nous (pas de réduction : cf. TI p. 136). Il y a « contrôle » (limite), au sens où les descriptions sont placées sous le contrôle de la révélation qu'est le visage d'autrui : « Le visage signifie par lui-même, sa signification précède la *Sinngebung* [...]. On n'a pas à l'expliquer, car, à partir de lui, toute explication commence. », *ibidem*).

Qu'est-ce qui assure le contrôle dans l'ethanalyse ? D'un côté il s'agit seulement d'explicitier ce qui est constitutif d'un sollicitant. D'un autre côté, il s'agit de prendre à témoin de tel ou tel aspect, mais sans pouvoir l'imposer. Cela rejoint le statut un peu indécis

des « il me semble » qui émaillent le texte (cf. p. 31, p. 130, p. 186 par ex.).

« Dans *Territoires du sens*, j'ai énuméré plusieurs prescriptions de la sémance de l'amour, qui me semblaient, collectivement, dresser un portrait assez satisfaisant du sens partagé de l'amour. » (p. 31)

(Il y a bien l'équivalent d'une réduction (voir p. 110 et *Territoires du sens* p. 31). Mais cela n'est pas la question.)

Bien sûr, Jean-Michel est en droit de répondre qu'on peut ne pas être d'accord avec une analyse ethanalytique. Il est tout à fait normal qu'il puisse y avoir des désaccords. Précisément, le sens même du partage du sens, c'est qu'aucune description d'une région du sens ne saurait avoir d'autorité définitive. Le partage du sens, c'est aussi et d'abord le partage des partages du sens. C'est d'ailleurs une prescription de l'ethos de la philosophie comme ethanalyse.

Mais on voit bien en quoi on aimerait une thématization plus nette des instances de contrôle du discours ethanalytique. En particulier, la sémance d'un sollicitant est par principe ouverte à la discussion (à une interprétation collective), mais en même temps elle doit s'articuler sous forme de clauses claires et nettes, dont aucune n'est optionnelle. Comment tenir ces deux choses ensemble ?

(On est entre l'impératif catégorique (co-législations nécessairement convergentes) et la simple ouverture à d'autres modalités de la philosophie (p. 288).)

Les héritages – ÉTHIQUE

Levinas

Extension de la pensée de Levinas (de sa conception du sens comme essentiellement corrélatif d'un appel, d'une mise en demeure par Autrui). Cette extension a lieu à plusieurs titres :

- collectivisation (cf. p. 21-22 sur le « statut social du sens »)
- pluralisation : l'assujettissement éthique au visage d'autrui n'est plus l'unique source de sens. La source du sens est originairement plurielle.
- extrapolation : ce sont d'autres régions que celles privilégiées par Levinas, qui sont reconnues dans leur autonomie et explorées par l'ethanalyse.

Plus précisément : comment maintenir la dimension éthique de tout sens, en amont de toute visée intentionnelle, sans contredire le projet ethanalytique, qui est justement d'abord de mettre en évidence des régions de sens disjointes et irréductibles les unes aux autres ? Comment être levinassien sans suggérer qu'au bout du compte tous les ethos procèdent d'un même principe unique (en l'occurrence ma responsabilité *a priori* pour autrui) ?

Je pense notamment à l'ethanalyse de la vérité : elle reste implicitement rattachée à une dimension éthique (ce que les termes d'engagement et d'accueil suggèrent). Cette ambiance éthique est sans doute directement liée au fait que la grandeur de l'esprit (mathématiques, philosophie) impose le respect et que les démarches de vérité sont un don dont on doit se montrer digne. Cette ambiance éthique est rétrojetée dans la sémance de la vérité ; par exemple, l'usage de concepts en mathématiques modernes devient une « exigence » (p. 353). Autre exemple : le schisme analytico-continental, avec le risque d'hypostasier en prescriptions de simples évolutions historiques contingentes.

Or cette ambiance éthique concerne pas la sphère du vrai prise en elle-même. D'une certaine manière, l'ethanalyse de la vérité est complètement autonome et n'a rien d'éthique. On assiste à une contamination de toutes les régions par l'éthique.

Donc une question très simple est : dans quelle mesure cette extension de la perspective levinassienne est-elle compatible avec le

principe même de cette perspective ? Ou surtout, inversement, comment rester fidèle à Levinas sans compromettre le projet de l'ethanalyse ?

Aristote

Renversement de la philosophie traditionnelle des valeurs (p. 32). Le principe fondamental de l'ethanalyse au regard des philosophies des valeurs traditionnelles est le suivant : il ne s'agit plus de décrire une valeur déjà donnée, mais d'axiomatiser une sémance : désontologisation.

Le projet ethanalytique, de manière liminaire, se démarque de toute philosophie des valeurs, parce que les valeurs sont jugées trop ontologiques (valeurs = entités objectives), et trop positives (une valeur, c'est ce qui oriente vers un bien).

Mais au fond aucun philosophe (d'Aristote à Jean Nabert) n'a jamais hypostasié les valeurs. De plus, si un ethos n'est jamais ordonné à la recherche du Bien, il n'en demeure pas moins qu'aucun sollicitant n'a d'efficace en dehors de la perspective de la réalisation d'une dimension essentielle de l'humanité. Il n'existe pas de sémance du banana split.

À propos d'Aristote :

- pluralisation des sources de sens : cf. *Éthique à Nicomaque*, I 4 (1096a23-24), « le Bien se dit en plusieurs sens ».
- un ethos consiste à chaque fois en une attitude de réponse à un appel. Cf. *Éthique à Nicomaque*, II 5 (1106b36-1107a2) : la vertu comme disposition (hexis). La vertu au sens d'Aristote est disposition à agir d'une certaine manière, incorporée à la suite d'une pratique. L'ethos ethanalytique est disposition au sens d'être disposé d'une certaine manière, disposé à se tenir dans un certain rapport à une injonction. Mais les deux dispositions ne sont pas si éloignées, après tout.

Et la prudence d'Aristote n'est pas loin du sens commun qui préside, dans l'ethanalyse, au partage du sens.

- Une des grandes innovations de *Partages du sens* est de faire de la vérité une sémance, de mettre aujour un véritable ethos de la vérité. Or précisément, Aristote conclut l'*Éthique à Nicomaque* avec la vertu attachée à l'activité théorétique, à la vie contemplative (X 9).

Et de même que le bonheur n'est rien d'autre, chez Aristote, que l'activité humaine conforme à la vertu, de même l'exigence attachée à un ethos est-elle décrite par *Partages du sens* comme une « authentique bénédiction » (p. 54).

Donc ma question : Jean-Michel accepterait-il un héritage aristotélicien ?

Cette question est *par ailleurs* celle d'un rattachement de l'ethanalyse à l'éthique. Certes, l'appel que véhicule un sollicitant ne va pas sans son appropriation (à la fois individuelle et collective – ce qui ne veut pas dire sociale, cf. la fin du livre). Mais une réelle dissymétrie demeure : quelle est la part de l'initiative personnelle dans ce schéma ? Qu'est-ce que peut être la *promotion d'un ethos* (là où Nabert parle lui de « promotion des valeurs ») ? Quelle est, en somme, la place de la réponse *par les actes* aux prescriptions d'un ethos ? Rapprocher l'ethanalyse d'une perspective éthique signifierait : compléter l'analyse d'un l'appel par une réflexion sur les conditions concrètes de la réponse qu'on peut lui faire. (Cette question est naturellement abordée à propos de l'ethos juif, mais se pose peut-être pour les autres.) Cf. Nietzsche, qui reprochait à Kant de faire une théorie du beau de l'unique point de vue d'un spectateur.

Donc tout à l'heure était : trop d'éthique, contamination par l'éthique (levinassienne) ; la question, à présent, est au contraire : pas assez d'éthique (aristotélicienne) ?

« Super-vérité » – MATHÉMATIQUES

La vérité constructive est qualifiée de « super-vérité » (p. 176). Dans la perspective de la connaissance constructive, les objets de connaissance sont construits, mais l'énoncé d'une vérité est lui-même une construction, construction qui n'est que la face symbolique de la construction de l'objet sur lequel porte cette vérité. C'est une même construction qui exhibe un objet et qui produit la justification d'une assertion à propos de cet objet.

Au fond, la vérité constructive est un cas « dégénéré » de vérité, mais c'est en réalité un cas *éminent* :

- l'étrangeté de l'être est maximale (idéauté et infini), cf. p. 176
- le hors-être est pré-intégré (toute vérité est le résultat d'une construction formulaire)
- l'engagement est transparent
- les mathématiques, c'est « le décontextualisé comme tel » (p. 190)
- l'accueil, dans le cas de l'objectivité constructive, n'est que l'accueil de soi, le retour sur soi
- l'identité est littérale : « identité rigoureuse de l'objectivité constructive idéale avec elle-même » (p. 175)

La vérité constructive *sature* la sémance de la vérité.

Ceci aboutit à deux questions :

1. « Obsession » pour les mathématiques, ce qu'atteste l'ethanalyse de la philosophie (avec la distinction absolument fondamentale de l'objet et de la chose). Lorsqu'on aborde l'ethanalyse de la philosophie, c'est pour retomber sur ZFC (p. 296-297) !

Ethos juif = quasi-archi-ethos, car c'est l'ethos de la sensibilité à l'appel éthique ; les mathématiques forment-elles un ethos (ou, disons, une composante d'ethos) ? un quasi-super-ethos qui traverse toute l'ethanalyse ? Ou bien sont-elles simplement un modèle privilégié pour l'ethanalyse dans la mesure où elles sont un instrument privilégié de toute analyse ?

(Je pense que la réponse est donnée par l'ethanalyse de la philosophie : les mathématiques tendent à absorber tout ce qui relève de l'objet (par opposition à la chose), et le philosophe commence par adopter une description mathématisante avant de passer à ce qui excède l'objet. Mais je ne suis pas sûr que cette réponse épuise la place que Jean-Michel donne aux mathématiques dans *Partages du sens*.)

2. La vérité mathématique (comprise constructivement) est la figure fondamentale de la vérité. Les mathématiques fournissent le modèle de la réponse parfaite à un sollicitant (dans le cas du sollicitant « vérité »). Cela pose la question de savoir si, du point de vue de l'ethanalyse, le contenu d'une région du sens peut être hiérarchisé. Les ethos prennent la place des valeurs, mais peut-être certaines réponses à l'injonction d'un sollicitant ont-elles plus de valeur que d'autres.